

7952

QUINZIEME ANNEE

N° 76

BULLETIN

de la

SOCIETE de PHILOSOPHIE

de BORDEAUX

....



7952

BULLETIN

de la

SOCIETE DE PHILOSOPHIE DE BORDEAUX

Fondateur : André DARBON

NOMS ET ADRESSES DES MEMBRES DU BUREAU :

Président d'honneur : M. LACROZE, 9, Rue Jean Mermoz, Le Bouscat (Gde) - Tél: 52.54.43.

Président : M. DURAND, 22, Rue J.J. Rabaud, Bordeaux - Tél: 29.44.88.

Vice-Présidents : M. J. MOREAU, 34, Rue Lachassaigne, Bordeaux - Tél: 48.45.63.
M. J. CHATEAU, 29, Cours Lamartine, Pessac (Gde) - Tél: 21.24.36.

Secrétaire s : M. SAMAZEUILH, 32, Rue du Dr Albert Barraud, Bordeaux - Tél: 08.46.25.
M. BOURRICAUD, 8, Rue Thiac, Bordeaux - Tél: 44.53.98.
M. PONTEVIA, 133, Rue David Johnston, Bordeaux - Tél: 52.44.28.
M. BOUDOT, 37, Rue Wustenberg, Bordeaux.

Trésorière : Mademoiselle DAMIENS, 117, Rue Mondenard, Bordeaux.

SOCIETE DE PHILOSOPHIE DE BORDEAUX

C.C.P. N° 1551.13 BORDEAUX.

INTRODUCTION
à la
PHILOSOPHIE DE LA GUERRE
de
CARL VON CLAUSEWITZ

par

Monsieur Christian GRUN
*Agrégé d'allemand
Assistant à la Faculté des Lettres
et Sciences Humaines de Bordeaux.*

▲ ▲

« Militarismus ist ein Stück
unserer Kultur».
Friedrich Meinecke.

Pour le Général von Clausewitz sera nommé contre son gré commandant de l'École de guerre en 1810, commandement peu absorbant, qui lui laissera pendant plusieurs années de temps libre pour écrire à son tour sur l'art de la guerre.

Le militarisme est un des éléments de la civilisation allemande. La citation de Meinecke (1), reproduite ci-contre, le rappelle opportunément. Le fait qu'un germaniste, à qui rien de ce qui est allemand ne saurait être étranger, entreprenne de remonter aux sources spirituelles du militarisme prussien ne peut donc surprendre. Nous sommes ainsi amenés à nous intéresser en tout premier lieu à l'œuvre de celui que l'on a surnommé le « philosophe de la guerre », Clausewitz, l'auteur de *Vom Kriege*.

Mais avant tout : la philosophie de la guerre, qu'est-ce à dire ?

Certes, de tout temps les manifestations sociologiques de la guerre ont intéressé les philosophes, et le problème de la paix perpétuelle a fait, bien avant le 19ème siècle, l'objet de travaux et de projets célèbres (2). Mais aucun penseur n'avait encore estimé que la guerre méritait d'être objet de réflexion philosophique. Raisonner sur la guerre «en soi», en dégager l'essence, en dehors de toute contingence historique et, dans la mesure du possible, technique, ne pouvait être réservé qu'à un penseur nourri de Kant et de Fichte, orfèvre en la matière parce que général et Prussien, et vivant à cette époque cruciale que les historiens et les critiques littéraires allemands ont coutume de désigner sous le nom d'*idéalisme allemand* (3).

Lorsque Carl von Clausewitz, descendant d'une vieille famille luthérienne de pasteurs et de professeurs de théologie, naquit en 1780 à Burg, près de Magdeburg, Kant avait 56 ans, Herder 36 ans, Fichte 18 ans et Hegel 10 ans (4).

A 12 ans, il entre dans un régiment de Potsdam, et en 1793 il prend part à la campagne contre la France. Autodidacte, mais travailleur acharné, il se perfectionne en latin et en mathématiques, lit Goethe, Schiller et les Classiques étrangers. Reçu à l'Ecole militaire de Berlin en 1801, il est remarqué par Scharnhorst. C'est à cette époque qu'il suit les cours de philosophie kantienne du professeur Kiesewetter. Nommé aide-de-camp du Prince Auguste de Prusse, neveu de Frédéric II, il est introduit à la Cour ; il y fait la connaissance de la Comtesse Maria von Brühl qu'il épousera en 1810. Au cours de la campagne de 1806 il est fait prisonnier. Clausewitz restera interné en France un peu plus d'un an. Sur le chemin du retour il séjournera pendant un mois chez Madame de Staël, à Coppet (5). En 1809, Capitaine, il est chef de la chancellerie de Scharnhorst au ministère de la guerre, en 1810, professeur à l'Ecole de guerre, chargé de l'instruction militaire du prince héritier, le futur Frédéric Guillaume IV. Quand en Février 1812 la Prusse signe un traité d'alliance avec la France, Clausewitz est parmi les officiers supérieurs qui refusent de se battre pour Napoléon : il entre au service de la Russie et joue un rôle déterminant dans la conclusion de la célèbre convention de Tauroggen (6). En 1814, il est réintégré dans l'armée prussienne avec le grade de Colonel. En 1815, il est le chef d'état-major de Gneisenau, qui commande le Corps d'armée nouvellement constitué par la Prusse sur le Rhin, à Coblenze (7).

Puis le Général von Clausewitz sera nommé, contre son gré, commandant de l'Ecole de guerre, en 1818 : commandement peu absorbant, qui lui laissera pendant douze ans les loisirs qui lui permettront de se consacrer à ses travaux d'écrivain (8). En 1830, il est nommé inspecteur de l'artillerie à Breslau, et en Février 1831, lors des événements de Pologne, il devient le chef d'Etat-Major du maréchal Gueisenau, rappelé à l'activité pour commander le 4ème Corps d'armée à Posen. Le 23 Août 1831, Gueisenau succombe à l'épidémie de choléra... Rentré à Breslau, Clausewitz meurt, victime du même mal, le 16 Novembre 1831.

A ce court résumé de sa vie, ajoutons que dès sa jeunesse il porta un très vif intérêt aux problèmes politiques et que particulièrement doué pour la diplomatie, il faillit être nommé ambassadeur. Ni officier de salon, ni théoricien, il fit campagne et fût mêlé aux événements ; mais éternel chef d'Etat-major, il n'exerça jamais de commandement où il eût pu donner sa mesure, si bien qu'il éprouvait le sentiment d'une vie gâchée. Cela contribue à expliquer le contraste entre la période de « Sturm und Drang » politique et militaire (1806-1815) et la période méditative et philosophique (1815-1831) de sa vie, contraste que l'on retrouve entre le ton violent et passionné des trois *Professions de Foi* de 1812 (9), oeuvre de propagande où il essayait d'enflammer les coeurs en vue d'une résistance contre Napoléon, et celui, modéré qu'il adoptera dans ses relations de campagne (10) et dans les dix volumes de son ouvrage essentiel : *De la guerre*, ouvrage posthume, publié entre 1832 et 1837 par sa veuve, chez Dümmler à Berlin (11), et réédité quinze fois depuis.



La défaite prussienne de 1806 fût l'événement capital dans la vie du jeune officier. On sait quelle évolution elle provoqua dans les esprits et comment la pensée allemande, passant du cosmopolitisme au nationalisme, descendra des hauteurs de la spéculation philosophique dans le domaine où se réalise l'Histoire (12). L'exemple de Hegel est caractéristique à ce sujet : c'est en voyant passer le conquérant à cheval, en entendant les clairons français au bivouac à Iéna, qu'il prend conscience de ce que signifie le mot « histoire » dans son objectivité. Non moins significative est l'attitude de Fichte : lui qui avait offert ses services à la République française, sollicité d'elle une pension qui lui permit de mûrir et d'édifier sa *Théorie de la Science*,née sous l'impulsion de la Révolution, il devint en Prusse l'un des instigateurs du réveil national (13). Seul le classicisme weimarien demeura résolument « au-dessus de la mêlée ». (14).

C'est à propos du *problème de la paix et de la guerre* que l'évolution des esprits est la plus significative. Pour le 18ème siècle, qui croit au progrès moral de l'humanité éclairée, la guerre est tout à fait incompatible avec les exigences de la morale et il n'y a pas de tâche plus noble que de travailler à la paix. La guerre, d'ailleurs, est celle des princes, et non pas affaire de la nation ; et l'on « abandonne fort volontiers à d'inamendables garnements ou à de charmants vau-riens la gloire périlleuse de vider à leurs risques les querelles des princes, tout

en souhaitant que ceux-ci finissent par renoncer à la guerre, et à voir en elle une *ultima ratio* indigne d'un esprit éclairé (15).»

Or, avec les guerres de la Révolution et de l'Empire, tout change : de dynastique, la guerre devient nationale (16). La légitimité du recours à la force est remise en question. Douze ans après le *Projet de paix perpétuelle*, neuf ans après la parution de l'opuscule de Görres, *La paix universelle, un idéal*, Adam Müller, en 1807, dans l'*Idée du Beau*, puis en 1808, dans les *Eléments de politique*, redonne droit de cité à la guerre et contribue à mettre à la mode le terme de « *wahrer Krieg* », (la guerre véritable), terme qui connaîtra une grande fortune et réapparaîtra chez Fichte et Clausewitz, et jusque dans l'appel du Roi de Prusse à son peuple.

Révolution également dans la conduite de la guerre (Kriegsführung) : la guerre d'indépendance d'Amérique et les guerres révolutionnaires françaises ont profondément modifié la tactique. Le soldat qui combat pour un idéal n'a plus besoin d'être au coude-à-coude, prisonnier d'une masse qui évolue mécaniquement (17). Des formations plus fluides, comme le déploiement en tirailleurs deviennent possibles. D'autre part, l'armée n'est plus le joujou coûteux et irremplaçable dont on hésite à risquer l'existence. L'instruction du soldat, simplifiée et accélérée, permet de puiser dans la masse pour constituer ou reconstituer une armée. C'est ce qui donne tout son sens à la « bataille » de Valmy, où une armée de va-nu-pieds tint tête à la meilleure armée du monde, et dont Goethe avait saisi toute la portée. Enfin, sous l'influence de la guerre d'Espagne, de la guerre du Tyrol et de la Campagne de Russie, la guerre prend un caractère idéologique, voire religieux, inconnu auparavant.

Ce seront ces nouvelles formes de guerre qui feront l'objet des méditations de Clausewitz. Mais sa réflexion est d'abord d'ordre politique. Son patriotisme n'est pas purement sentimental ; il s'attache à la *grande politique* pour en découvrir le mécanisme interne. Le « concert des nations » n'est pas pour lui un système d'équilibre, mais une lutte constante, le résultat d'un *effort moral* constant. L'état, pour lui, n'est pas ce qu'il était pour l'honnête homme du 18ème siècle : une institution résultant de considérations utilitaires, rationnelles, destinée à assurer le bien-être individuel ; ce n'est pas non plus un produit de forces populaires inconscientes, comme le veut le romantisme. L'état est un organisme résultant d'une volonté commune très consciente, fière, ardente, toujours prête à la lutte pour défendre sa liberté, car la liberté et l'indépendance constituent ses principes vitaux. C'est pour la liberté et l'indépendance de cette communauté nationale qu'il s'agit de se battre, et non plus pour le prince. La parenté de ces conceptions avec celles de Fichte est ici indiscutable, de même, il se rencontre dans ses conclusions avec le jeune Hegel, qui écrivait en 1802 : « Un groupe humain n'est en droit de s'appeler un état que s'il est uni en vue de défendre l'ensemble de ce qu'il possède en propre, le défendre par une lutte réelle » (18).

Tout comme Hegel et Fichte, il a, lui aussi pris des leçons chez Machiavel. Il en a retenu l'idée que la « raison d'état » peut exiger des hommes politiques le sacrifice de leur propre sens moral au salut de l'état (19) ; l'idée également de la similitude entre la grande décision politique et la décision du chef militaire, le

risque qu'il faut prendre lorsque s'offrent plusieurs possibilités, toutes vraisemblables, et qu'il faut trouver le courage d'éliminer certaines de ces possibilités au profit d'une seule pour ne pas « s'embourber dans le labyrinthe des alternatives (20). Une des causes de la défaite, c'est précisément l'incapacité des grands chefs prussiens de prendre rapidement des décisions. Mais cette défaite, bien méritée, elle sera précisément l'aiguillon du relèvement. Seule la plus haute détresse peut réveiller en l'homme des forces de volonté insoupçonnées. La guerre est « capable d'élever l'homme au-dessus de son existence ordinaire ». C'est le plus sûr moyen d'arracher la nation à sa faiblesse, de mettre à la place de la « raison qui calcule froidement l'ardeur qui dévore ». Les réformateurs civils et militaires de Prusse mettent tous leurs espoirs en des réformes politiques, sociales et techniques ; Clausewitz les regarde faire avec scepticisme. Pour lui, la guerre est le moyen d'éducation qui convient, l'aiguillon qui agira dans le sens d'une *politisation de la nation tout entière*, d'une concentration de sa volonté de puissance politique. Lorsqu'il compare, comme l'ont fait tant de ses contemporains, les Français et les Allemands, son originalité consiste à tirer de cette confrontation des conclusions pratiques qui vont dans le même sens. Ce sont précisément, dit-il, certains traits qui passent pour des qualités allemandes qui rendent si difficile la constitution d'une nation unie : tendance de l'esprit allemand à la spéculation abstraite, souci de la précision minutieuse, objectivité, besoin de s'attacher à des principes absolus. Les Français, au contraire, lui apparaissent comme des esprits superficiels et vaniteux, parfaitement aptes à former un groupe humain d'une regrettable uniformité, de devenir un instrument politique docile dans la main d'un chef. Mais ce qui manque aux Allemands, c'est une opinion publique, dont les Français par contre font grand cas : il faut donc éduquer politiquement les Allemands.

Clausewitz est un « géopoliticien » avant la lettre. D'une part, il a une vision claire des forces physiques et spirituelles qui sommeillent en Allemagne ; d'autre part, il sait que dans la mesure où l'Allemagne aura une politique extérieure, celle-ci sera déterminée par sa position de pays situé entre de puissants voisins et dépourvu de frontières naturelles. Et s'il formule d'avance les principes qui, quarante ans plus tard, reparurent comme principes directeurs de la politique de Bismarck (21), toujours il met au premier plan les problèmes d'éducation politique, toujours il exalte les « forces morales » !

Négligeons ici les leçons d'ordre tactique ou stratégique qui se dégagent, bien que de façon non dogmatique, de la lecture de *Vom Kriege*, et intéressons-nous à quelques aspects particulièrement importants de cette œuvre.

Au chapitre 3 du livre premier il rompt avec les conceptions du 18ème siècle, en déclarant que ni la technique, ni la science ne font le grand capitaine, mais les qualités d'esprit et de caractère. Seules elles permettent de prendre des décisions claires et sûres en plein danger, même si les éléments qui entrent en jeu ne sont plus des quantités mesurables. Car la guerre est le domaine du hasard, où ne conviennent ni les doctrines rigides, ni les méthodes géométriques (22). Le chef de guerre doit être autre chose qu'un simple technicien, un spécialiste ; inversement, la seule volonté et le courage physique ne suffisent pas : il faut réaliser

un heureux équilibre entre l'entendement et la volonté. Clausewitz met à tout moment l'accent sur les exigences de l'esprit, ce qui est bien conforme à l'idéalisme de son époque, à l'esprit du Classicisme allemand, hostile à toute spécialisation technique, à toute mutilation d'une âme humaine. Le chef de guerre sera, lui aussi un esprit universel, qui dépassera la sphère purement militaire pour s'élever jusqu'à la *grande politique*.

C'est dans cet esprit qu'il faut comprendre ce qu'il écrit sur l'unité essentielle de la politique et de la conduite de la guerre (23).

Sa célèbre formule, si souvent mal interprétée : « La guerre n'est que la continuation de la politique, mais avec d'autres moyens », il la répète avec insistance sous diverses formes. Pourquoi ?

D'abord, parce qu'il veut obtenir que les problèmes de la guerre soient enlevés à la compétence des spécialistes militaires, des savants théoriciens en chambre aussi bien que des virtuoses du terrain d'exercice où l'on « deshumanise » les hommes en les faisant manœuvrer comme des machines, aux tacticiens routiniers qui appliquent des doctrines périmées.

Pour les avoir vus à l'œuvre, il sait que leur science étroite et leurs vues bornées ne peuvent être que désastreuses, faute d'une vue d'ensemble politique. La réforme qu'il apporte, c'est une nouvelle méthode de pensée. S'adressant aux grands chefs responsables de la conduite des opérations, il leur demande d'acquérir une vue d'ensemble, sans négliger les aspects politiques ; s'adressant à l'homme politique, responsable de la conduite de la guerre, il lui rappelle que la conduite des opérations n'est pas l'élément premier, mais secondaire, dépendant à tout moment de la conduite de la guerre dont il est, lui, responsable.

Mais ceci ne constitue qu'un des aspects de la question ; Clausewitz va plus loin.

Se souvenant que dans sa jeunesse, en particulier dans ses lettres écrites à l'époque de la défaite, il a toujours exalté la lutte et affirmé qu'il fallait tout jeter dans la balance pour lutter contre l'oppression, on a pensé retrouver dans *Vom Kriege* cette exaltation unilatérale de la lutte. Si bien que la politique n'étant pas autre chose qu'une lutte perpétuelle pour accroître sa puissance, la guerre ne serait que la continuation de la politique, - c'est-à-dire de la lutte, - portée à une puissance élevée grâce à l'introduction de moyens violents, spécifiquement militaires (24). Le rôle de la politique, dans ce cas, serait fort simple : il consisterait à préparer et fournir à la guerre tous les moyens, matériels et spirituels, en vue de la lutte. Or, cette interprétation fausse la pensée de Clausewitz, qui voit parfaitement que les objectifs de la politique et ceux de la guerre ne sont nullement identiques et qui, loin d'assigner à la politique un rôle subalterne (préparer aider...), affirme avec force le *primat de la politique* : « La politique a engendré la guerre ; elle en est l'intelligence, la guerre n'est que l'instrument, le contraire est faux. Il faut donc que le point de vue militaire se subordonne au politique » (25). Pourtant, la définition que Clausewitz donne de la guerre semble, à première vue,

exclure toute immixtion de l'élément politique dans le domaine militaire : « La guerre n'est pas autre chose qu'un duel élargi. C'est un acte de force destiné à contraindre l'adversaire à se soumettre à notre volonté ».

Donc, si le but politique de la guerre est d'imposer notre volonté à l'adversaire, et si ce but ne peut être atteint qu'en enlevant toute possibilité de défense à l'adversaire, il s'ensuit que la notion de *guerre d'anéantissement* fait partie de la guerre véritable. Il s'agit de détruire les forces combattantes de l'ennemi, ce qui rend caduque toute la stratégie du siècle précédent qui tendait à décourager, à fatiguer et à user l'adversaire *par la manœuvre*. Clausewitz tire ici les leçons des guerres napoléoniennes (26). Il découvre la *guerre absolue*, cette guerre « véritable » déjà entrevue par Fichte. Mais ici, il se demande si cette idée pure de la guerre correspond à une réalité historique. Dans le domaine des idées, la guerre est toujours absolue ; dans la réalité, elle ne l'est jamais. Théoriquement, la guerre tend vers l'absolu : la force appelle la force, la lutte provoque la lutte ; progressivement, la guerre absorbe la totalité de la vie des peuples. Celui qui la fait sans restriction (« *rücksichtslos* »), sans économiser le sang des siens, devrait logiquement l'emporter si l'adversaire n'en fait pas autant. Mais, en fait, quand l'un des adversaires montre le chemin, l'autre prend modèle sur lui, et tous deux vont aux extrêmes, c'est-à-dire jusqu'à l'anéantissement réciproque. Jamais, dit Clausewitz, on ne pourra introduire dans la philosophie de la guerre un *principe de modération* sans commettre une absurdité.

Mais quelle politique pourrait jamais endosser la responsabilité d'aller jusqu'au bout de telles considérations théoriques ? L'enjeu est-il toujours tel qu'il justifie cet effort suprême ? Assurément pas. Car la guerre n'est pas un acte isolé ; elle résulte d'un état politique antérieur, elle doit préparer un état politique à venir : *elle n'est jamais une fin en soi*.

Elle n'a pas d'autonomie vis à vis de la politique d'une nation et reste soumise à une intelligence politique lucide, qui tient compte des nécessités de la politique aussi bien que de celles de la guerre.

« Car atteindre l'objectif politique, voilà le but de la guerre ; la guerre n'est que le moyen, et jamais on ne pourra penser un moyen sans un but ».

Nous voici parvenus au point où Clausewitz nous livre le fond de sa pensée, découvrant des notions qui ne s'imposent qu'aux hommes de notre génération. C'est dans les lettres adressées les 22 et 24 Décembre 1827 au Commandant Roeder (27), au moment où il venait d'achever la rédaction de son ouvrage, que Clausewitz définit ce qu'il appelle la *guerre-type* (Normalkrieg) : c'est-à-dire la forme de guerre telle que la conçoit toujours le commun et telle qu'elle est enseignée à l'Ecole de guerre ou fait l'objet d'études magistrales, c'est-à-dire uniquement un acte de force et d'anéantissement.

Or, « selon le degré de tension, la guerre devient plus ou moins politique ; elle va de simples démonstrations jusqu'à l'anéantissement de l'adversaire. Ainsi la

guerre est comme un caméléon, car elle change de couleur dans chaque cas particulier». Clausewitz constate que sur cinquante guerres de l'Histoire, peut-être quarante neuf n'ont pas été des guerres d'écrasement ou d'anéantissement de l'adversaire. La guerre-type n'apparaîtra donc que dans le cas-limite où la politique et la guerre se confondent du fait que la Nation joue son va-tout :

« Plus la politique a en vue l'intérêt primordial de la Nation, plus elle engage la vie même de cette dernière, plus il s'agit pour les nations en présence d'une question de vie ou de mort : plus on verra alors la politique et la guerre se confondre, celle-là étant absorbée par celle-ci, plus la guerre sera simple, plus elle procèdera de l'élémentaire notion de puissance et d'anéantissement, plus elle répondra à toutes les exigences que l'on peut logiquement tirer de ces notions et plus toutes ses parties seront liées entre elles par les lois de la nécessité. Une guerre de ce type semble tout-à-fait *apolitique*, et c'est la raison pour laquelle on l'a considérée comme la « guerre type ». Mais il est manifeste que le principe politique n'est pas plus absent dans ce type de guerre que dans les autres ; seulement il se confond avec la notion de violence et d'anéantissement, ce qui le cache à nos yeux. Le politique disparaît pour un temps derrière le militaire ou se confond avec lui ».

ou encore :

« Nous ne devons pas commettre l'erreur de considérer la guerre uniquement comme un acte de force et d'anéantissement, ni celle de tirer de cette notion simpliste, par un esprit de déduction logique, une série de conclusions qui ne correspondent pas du tout aux phénomènes du monde réel ; mais il nous faut au contraire, revenir à la notion de *guerre, acte politique*, de cette guerre qui ne porte pas entièrement sa propre loi en soi, véritable instrument politique qui n'agit pas par lui-même, mais qui est « conduit par une main ». Cette main, c'est la politique... Ces développements ne dispensent de faire ressortir qu'il peut y avoir des « guerres » encore plus anodines : une simple menace, une négociation armée ou, dans le cas d'une guerre de coalition, un simple simulacre d'opérations. Il serait absolument faux de prétendre que ces « guerres » n'ont plus rien à voir avec l'art de la guerre. Dès que la Stratégie se voit contrainte d'admettre qu'il peut, de toute évidence, exister des guerres qui ne visent pas à une fin extrême, à savoir la défaite et l'anéantissement de l'ennemi, il lui faut alors nécessairement descendre jusqu'aux échelons les plus variés, quels qu'ils soient, et que peut exiger l'intérêt de la politique.»

On le voit, la guerre, telle que la conçoit Clausewitz, n'est qu'exceptionnellement la guerre-type et englobe déjà la guerre « tiède » ou « froide » : une « simple menace » ; un « simple simulacre » ; le bluff même ! Quant à la guerre psychologique, il estime qu'elle « précède, accompagne ou remplace même le combat proprement dit ». Dans son esprit, l'opinion publique est un objectif militaire vital, ce qui explique l'insistance de Clausewitz à exalter les « forces morales ». Par ailleurs, il recommande l'exploitation des faiblesses humaines, côté ami, pour agir sur la masse par le dressage psychologique ; côté ennemi, pour lui inculquer la peur et l'entretenir, afin de lui imposer la défaite. Ce sont là des procédés que

les moyens modernes de propagande n'ont fait que multiplier et amplifier.

Et Clausewitz conclut : « La politique fait donc de cet élément tout-puissant qu'est la guerre un simple instrument ; du terrible glaive de la guerre qu'il faut soulever à deux mains et de toutes ses forces pour frapper un coup et un seul, la politique fait une épée légère et maniable, parfois un simple fleuret, en usant alternativement des coups, des feintes et des parades ». (28)

Quant à la guerre absolue, Clausewitz n'ose envisager qu'elle puisse un jour devenir une guerre « totale ». Il ignore évidemment de quel potentiel immense les états modernes disposeront un jour, le rôle déterminant des passions populaires déchaînées et des idéologies. La politique ne doit pas lâcher les rênes ! Qu'elle puisse un jour le faire, que la guerre puisse devenir un acte de passion aveugle, Clausewitz ne veut pas l'admettre : « La guerre a, certes, sa propre grammaire, mais non pas sa propre logique ». (29)

Parce qu'il croit en la raison pour éclairer et guider l'intelligence politique, il n'admet pas qu'il puisse exister des conflits existentiels entre la politique et la conduite de la guerre. À ses yeux, la raison politique est supérieure à toute science militaire ; en elle toutes les contradictions doivent se résoudre. Certes, des conflits sont possibles, mais pour les éviter, il suffit de ne pas commettre certaines erreurs, pour les résoudre le cas échéant de prendre certaines dispositions très simples d'ordre technique (30).

L'erreur fondamentale est la fuite des responsabilités, la démission du pouvoir civil devant les problèmes de la guerre. Point non moins important : la direction politique doit connaître l'outil dont elle se sert, ne rien exiger de lui qui soit en contradiction avec la *nature* de la guerre, se défaire de l'idée simpliste que la guerre « peut tout », qu'elle est en mesure de résoudre des problèmes essentiellement politiques, alors que la politique a échoué ! Nous voici ramenés à l'idée centrale de *Vom Kriege* : la guerre n'est que la continuation de la politique avec des moyens différents.

Parmi les dispositions techniques destinées à éviter tout conflit entre la conduite des opérations et la conduite de la guerre, Clausewitz recommande que l'on admette le chef militaire suprême parmi les membres du Cabinet, pour que le Cabinet « participe aux moments essentiels de l'action militaire », et que, le cas échéant, on installe le gouvernement à proximité du théâtre d'opérations (31).

Clausewitz rompt définitivement avec la conception qui fut celle des armées de métier du 18ème siècle et selon laquelle la guerre est le domaine exclusif du monarque et des militaires, ce qui conduit à isoler artificiellement l'armée de l'ensemble de la vie nationale. Cette conception s'explique par la jalousie professionnelle de la caste aristocratique des officiers et la nécessité pour la monarchie de n'admettre à aucun prix que la guerre devienne « l'affaire du peuple », mais de faire en sorte qu'elle reste une affaire du souverain. On connaît la formule officielle employée pour annoncer la défaite de 1806 aux Berlinois : « Le Roi vient de perdre une bataille. Le premier devoir de chacun est de garder son calme » (32). Pour Clausewitz, au contraire, la victoire ou la défaite n'engage pas uniquement

la responsabilité du monarque et celle des officiers liés à sa personne par leur serment, mais l'existence de toute la nation.

C'est dire combien notre penseur a su s'élever au-dessus de tout préjugé de caste, de toute étroitesse de vue inspirée par la déformation professionnelle ; et ce n'est pas un mince sujet d'étonnement que de voir ce général prussien, doublé d'un aristocrate, trancher le problème des rapports du politique au militaire, c'est-à-dire le problème du *militarisme*, dans un sens exclusivement favorable au premier.

Si l'on entend par militarisme une conception qui attribue une valeur excessive aux vertus du guerrier et à la vertu de la guerre, qui place au-dessus des nécessités d'une saine politique les impératifs (réels ou prétendus tels) de l'art militaire, qui selon le mot de Ludendorff considère la politique comme « une continuation de la guerre avec d'autres moyens en temps de paix » (33), on peut dire que la philosophie de la guerre de Clausewitz est « anti-militariste ».

Idéaliste, elle l'est dans le sens où elle suppose une direction politique consciente de ses responsabilités, lucide et avisée, instruite des possibilités et des limites de l'outil militaire dont elle se sert avec discernement, *en attendant le jour où ce moyen deviendra totalement inutile*, en même temps qu'un commandement militaire de haute valeur intellectuelle, disposé à reconnaître à tout moment le primat de la politique, dévoué à la cause publique et peu soucieux de vaine gloire.

La philosophie de la guerre de Clausewitz suppose la vertu.

* * *

Sans vouloir entrer dans le détail d'une longue évolution, voyons quel fut le destin de cette pensée à travers les vicissitudes politiques et militaires de l'Allemagne, de 1840 à nos jours (33).

D'une façon générale, on peut dire que *Vom Kriege* appartient à ces ouvrages, véritables monuments, dont il est de bon ton de parler, mais que souvent on n'a pas lus ou que l'on aborde avec des idées préconçues (34). Tout comme celui de Goethe, le nom de Clausewitz résonne comme une fanfare, et pendant un siècle il ne se plaçait pas une sentinelle ou un canon sans que le nom du « philosophe de la guerre » ne fût invoqué ! Même si l'on décidait d'abandonner Clausewitz aux seuls spécialistes des choses militaires, - ce qui serait une regrettable erreur, - il faudrait se souvenir qu'il ne convient de familiariser avec sa pensée que les chefs des échelons très élevés du commandement, pas en-dessous de l'échelon général d'armée. En fait, ce sont surtout les spécialistes militaires qui ont mon-

tré de l'intérêt pour son œuvre, ce qui n'est pas surprenant, bien qu'ils n'aient pas toujours fait l'effort nécessaire pour le comprendre et admettre qu'il apportait, non pas une doctrine de stratégie ou de tactique, mais une méthode originale de penser et de raisonner la guerre. Nombreux sont ceux que rebute précisément le caractère philosophique et logique de son œuvre et qui suivent le conseil donné par des anciens, de « sauter tout simplement les pages philosophiques » (35). D'ailleurs, après 1866 on estime en Prusse que la discipline, l'armement, une tactique élémentaire appropriée, une bonne organisation des mouvements, les chemins de fer, le ravitaillement et le télégraphe décident de tout à la guerre, et que toute considération intellectuelle est, de ce fait, superflue. La pensée militaire ne fait que suivre ici l'évolution générale des esprits. Krupp évincé Clausewitz, et à l'« idéalisme » des grands ancêtres Scharnhorst, Gneisenau et Clausewitz succèdera le plat utilitarisme du pangermaniste von Bernhardi, qui nous avertit que, contrairement à Clausewitz, il poursuit un but limité et pratique : « J'écris pour le présent » (36). Et c'est la longue histoire des adaptations, des exégèses qui, pour finir, seront des reniements purs et simples. Le cas le plus typique, mais nullement unique, est celui de Schlieffen (37). Quoi, vouloir préparer, des années à l'avance, un plan de campagne minutieusement réglé, en prétendant manœuvrer des armées gigantesques au coude à coude, en prétendant avoir tout prévu, tout calculé ! Quelle aberration, quelle décadence intellectuelle, quelle méconnaissance des principes clausewitziens élémentaires !

Schlieffen adresse d'ailleurs à Clausewitz le reproche, capital à ses yeux, de n'avoir jamais établi un plan d'ensemble idéal pour une campagne. C'est refaire le contre-sens, sans cesse répété, de considérer *Vom Kriege* comme un traité de stratégie et de tactique, analogue aux ouvrages de Jomini et de Willisen (38).

Véritable incarnation de la guerre scientifique et industrielle, soldat hautement qualifié, mais rien que soldat, Ludendorff, nous l'avons dit plus haut, retourne purement et simplement la formule de Clausewitz. Pour lui, qui a non seulement tenu effectivement les rênes du commandement militaire mais également exercé une dictature tacite de 1916 à 1918, la politique est un des moyens dont se sert la guerre, devenue une fin, devenue la guerre totale, parce que la manifestation suprême du « vouloir racial » (39). Ainsi, c'est sans vergogne que Ludendorff avisera le pouvoir politique que la guerre est perdue et qu'il appartient maintenant à la politique de négocier l'armistice et de signer le traité de paix !

Des tentatives répétées d'émancipation du commandement militaire de la tutelle politique avaient été faites auparavant (40). Moltke n'y fut pas étranger. Il admet que la politique décide de la paix et de la guerre, qu'elle négocie la paix, mais il estime avec le maréchal Blücher que la plume du politicien gâche trop souvent ce que le soldat a conquis de la pointe de l'épée. Donc, tant que se déroulent les opérations militaires, la politique ne doit pas intervenir. Moltke avoue implicitement qu'il n'est nullement en communion de pensée avec Clausewitz lorsqu'il écrit cette phrase révélatrice : « Malheureusement, la politique ne peut être dissociée de la stratégie » (41).

Le créateur de la «Reichswehr», le général Von Seeckt, auteur du livre *Gedanken eines Soldaten* (1935), s'inspire des idées de Moltke et veille avec un soin jaloux à maintenir l'armée de la République de Weimar en dehors de la politique. Cette nouvelle «grande muette» devient rapidement un état dans l'état démocratique, d'autant plus que le ministre civil, responsable devant le parlement, a en face de lui un interlocuteur omnipotent en matière militaire : le chef de la direction de l'armée, bien que nominalement le commandement soit exercé par le président de la République. Cette organisation des commandements civil et militaire était en contradiction avec Clausewitz, car elle ne répondait nullement, ni à la primauté nécessaire du pouvoir politique, ni à l'interpénétration indispensable et fructueuse entre les deux pouvoirs.

Du côté des hommes politiques, Bismarck se révèle incontestablement excellent disciple de Clausewitz, *bien qu'il ne le cite jamais*. Chez lui, le primat de la politique est nettement affirmé et imposé, ce qui ne va pas sans frictions avec le commandement militaire (42).

Et Hitler, qui cumulait les fonctions de chef d'Etat, chef du gouvernement, commandant en chef des forces armées (Wehrmacht) et de commandant en chef de l'armée de terre (Heer) ? Il semble, à première vue, qu'il ait remarquablement appliqué les principes clausewitziens en faisant une guerre essentiellement «politique», à la fois quant à sa nature et quant à ses fins. Cependant, il n'a pas su éviter l'erreur de demander à l'instrument ce qu'il ne pouvait pas donner. Il a succombé à cette idée fausse, née en Allemagne par méconnaissance des idées de Clausewitz, selon laquelle un succès militaire, une bataille, voire une campagne victorieuse, peut résoudre un problème politique; qu'il s'agit uniquement de vaincre ou de «tenir» et que le reste sera donné par surcroît. Peut-être les historiens de l'avenir reprocheront-ils également aux Alliés de 1945 d'avoir fâcheusement méconnu ce même principe avec leur théorie du «Victory first».

On le voit : d'une façon générale, les siens n'ont pas reconnu Clausewitz, ou bien ils l'ont renié ; les hommes d'Etat, dans leur grande majorité, l'ont ignoré.

Cependant, en 1858, ses écrits tombent sous les yeux de Friedrich Engels, le fils d'un industriel de Wuppertal qui, après sa rencontre avec Karl Marx en 1844, à Paris, s'intéresse avec une véritable passion aux questions militaires, devient le «soldat de la Révolution», surnommé «général» par ses amis (43).

Ayant pris une part active à l'insurrection de 1848, à Elberfeld, puis dans le Pays de Bade, il déclara après l'échec de la Révolution que «les combattants politiques devraient à l'avenir étudier l'art de la guerre». (44).

Il est difficile de mesurer la portée de cette décision de Friedrich Engels. La conjonction de la dialectique de Hegel, de la philosophie de la guerre de Clausewitz et de la révolution donnera naissance à la *guerre révolutionnaire*, qui entre les mains expertes des marxistes-léninistes et de leurs descendants spirituels,

de Staline à Mao Tse Toung, deviendra une arme d'une terrible efficacité.

Et Engels de donner l'exemple. C'est ainsi qu'il écrit le 7 Janvier 1858 à Marx : « Je lis en ce moment, entre autres, *De la guerre* de Clausewitz. Curieuse façon de philosopher, mais compte-tenu du sujet traité, excellent » (45). De la méditation de Clausewitz et de l'expérience de 48, Engels dégage les principes de la guerre révolutionnaire, aspect nouveau de cet éternel « caméléon » qu'est la guerre, et qui procède par l'action psychologique, la guérilla, la subversion et, si les circonstances le permettent, l'action de force, conjuguée avec une action politique de tous les instants. Loin de souhaiter la destruction du militarisme, Engels compte s'en servir à ses fins. Bien qu'exempté, il tint à faire son service militaire, et il pense que l'armée est le meilleur milieu pour recruter des soldats de la révolution et des agents de propagande. Toujours inspirés par Clausewitz, Marx et Engels dépassent bientôt le stade purement *tactique* de la prise du pouvoir par l'insurrection dans un seul pays et se haussent au niveau de la « grande politique », jetant ainsi les bases d'une *stratégie* révolutionnaire réaliste à l'échelle mondiale (46).

Lénine, créateur et organisateur de l'Armée rouge, a laissé une série de cahiers où il inscrivait, dans la langue originale des auteurs, des extraits importants, annotés de sa main, d'ouvrages qu'il avait lus. L'un de ces cahiers est consacré à des extraits de *Vom Kriege*, annotés en allemand par Lénine (47).

L'analyse de ces notes marginales serait du plus haut intérêt, mais dépasserait le cadre de cette courte étude. Mais on voit que les penseurs, les écrivains et les chefs révolutionnaires représentent les *véritables disciples* du général prussien.

* * *

Curieuse façon de philosopher. Mais compte-tenu du sujet traité, excellent.

Il n'y a rien à retrancher à cette opinion d'Engels.

Ajoutons, pour terminer, que même à l'époque de la guerre thermo-nucléaire la pensée de Clausewitz garde toute sa valeur.

Avec lui, il ne reste à l'humanité qu'à souhaiter que la *logique de la politique* l'emporte sur la *grammaire de la guerre du moment*.

□ □ □

NOTES

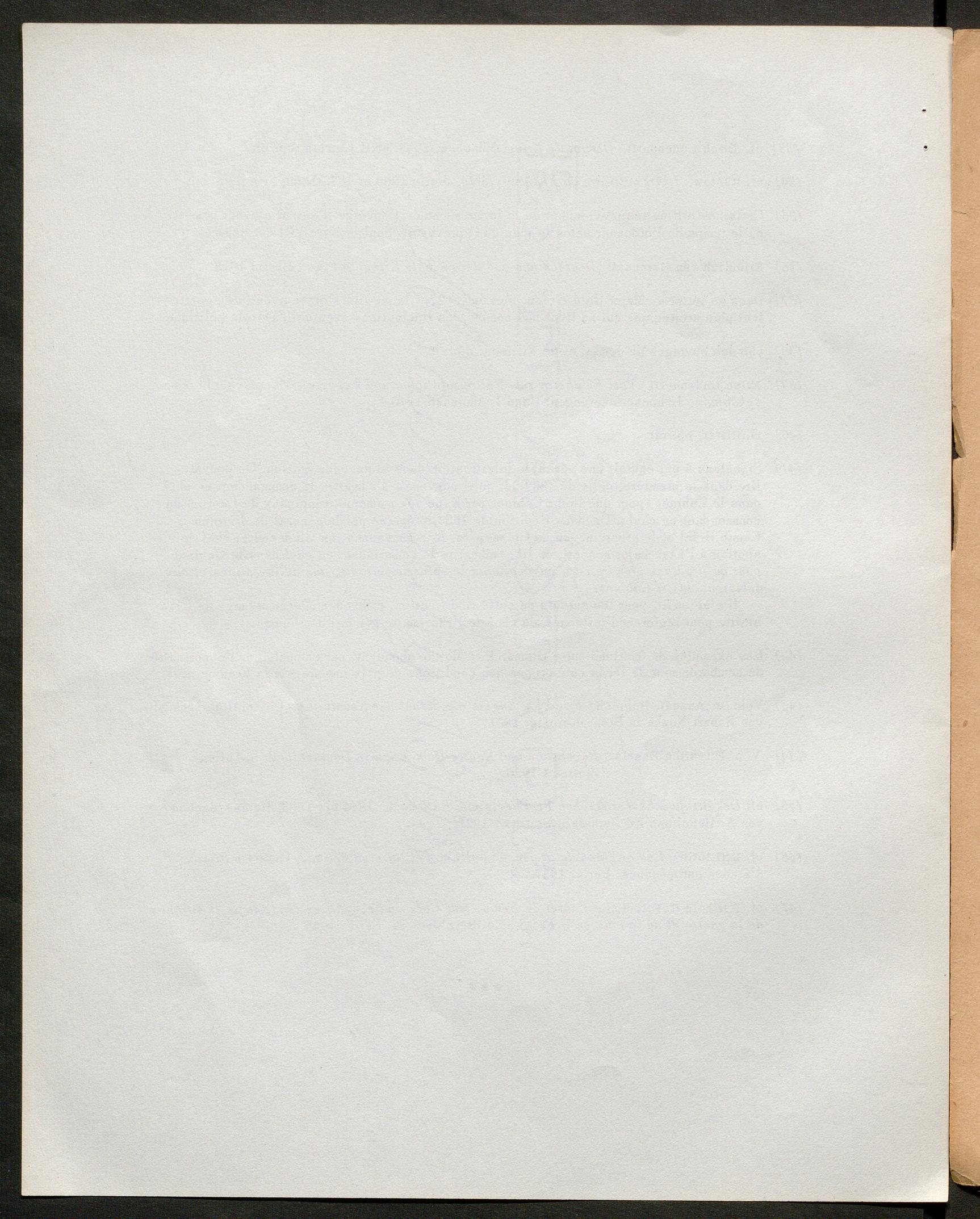
- (1) Friedrich Meinecke, Auteur de : *Weltbürgertum und Nationalstaat*, Verlag R. Oldenburg, München und Berlin, 1911.
- (2) L'Abbé de Saint-Pierre : *Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe*, Utrecht, 1713.
Kant : *Projet de paix perpétuelle*, 1795.
- (3) Les philosophes regretteront que ce terme, déjà fort ambigu en philosophie, ait servi à désigner une époque.
- (4) Fait significatif, tout comme Moltke, Waldersee, Hindenbourg, Goltz et Seeckt, Clausewitz est issu d'une aristocratie terrienne plus ou moins ruinée et déracinée. Voir : Walter Görlitz, *Der deutsche Generalsstab*, Verlag der Frankfurter Hefte, s.ind. de date. Pour la biographie de Clausewitz, consulter : *Karl und Marie von Clausewitz. Ein Lebensbild in Briefen und Tagebuchblättern*. Herausgegeben und eingeleitet von K. Linnebach. Berlin 1916.
- (5) Il y fait la connaissance de A.W. Schlegel, «bon patriote, animé d'une solide haine des Français»
- (6) Conclue entre le général prussien Yorck et le général russe Diebitsch.
- (7) Gneisenau passant pour «Jacobin», on avait surnommé son quartier général de Coblenz le «Camp de Wallenstein sur le Rhin».
- (8) Il était surtout chargé du service intérieur et de la discipline générale, donc sans influence sur les études. Il précède dans ce commandement Rühle von Lilienstern. Voir : L. Sauzin : *Rühle von Lilienstern et son Apologie de la guerre*, Paris, Les Presses modernes, 1937.
- (9) Carl von Clausewitz, *Drei Bekenntnisse aus dem Jahre 1812*. Ce mémoire, qui contient ses trois professions de foi et justifie sa conduite, ne fut pas publié à l'époque, sur les conseils de modération donnés par Scharnhorst.
- (10) Parmi les relations de campagnes, citons :
Der Feldzug von 1796 in Italien, Berlin 1833.
Die Feldzüge von 1799 in Italien und in der Schweiz, Berlin 1833 et 1834.
Der Feldzug von 1812 in Russland, der Feldzug von 1813 bis zum Waffenstillstand und der Feldzug von 1814 in Frankreich, Berlin 1835.
- (11) *vom Kriege*. Hinterlassenes Werk des Generals Carl von Clausewitz. Teil 1 bis 3. Berlin, bei Ferdinand Dümmler, 1832 (T. 1), 1833 (T. 2), 1834 (T. 3).
Dümmler était l'éditeur de Bettina v. Arnim, Kleist, Eichendorff, de la Mothe-Fouqué, Ernst Moritz Arndt, Chamisso, A. et W. von Humboldt, J. et W. Grimm, E.T.A. Hoffmann, Schleiermacher.
- (12) cf. Meinecke : op. cit.
- (13) Xavier Léon : *Fichte et son temps*, Deuxième partie, introduction. A signaler une lettre que Clausewitz écrit à Fichte pour lui manifester son approbation à propos de Machiavel. Voir H. Schultz, *Fichtes Briefwechsel*, II. Bd., Nr. 596, 1809, Januar 11, Königsberg, et X. Léon, op. cit. p.23.
- (14) Weimar fut en 1806 au centre des événements. Charles Auguste de Saxe-Weimar était général de brigade dans l'armée prussienne et Goethe l'avait accompagné au cours de la campagne de France et au siège de Mayence. Mais Goethe n'avait pas une haute opinion des chefs prussiens de 1792-95 qu'il retrouvait, à une exception près (Gneisenau), en 1806. cf. Erich Weniger :

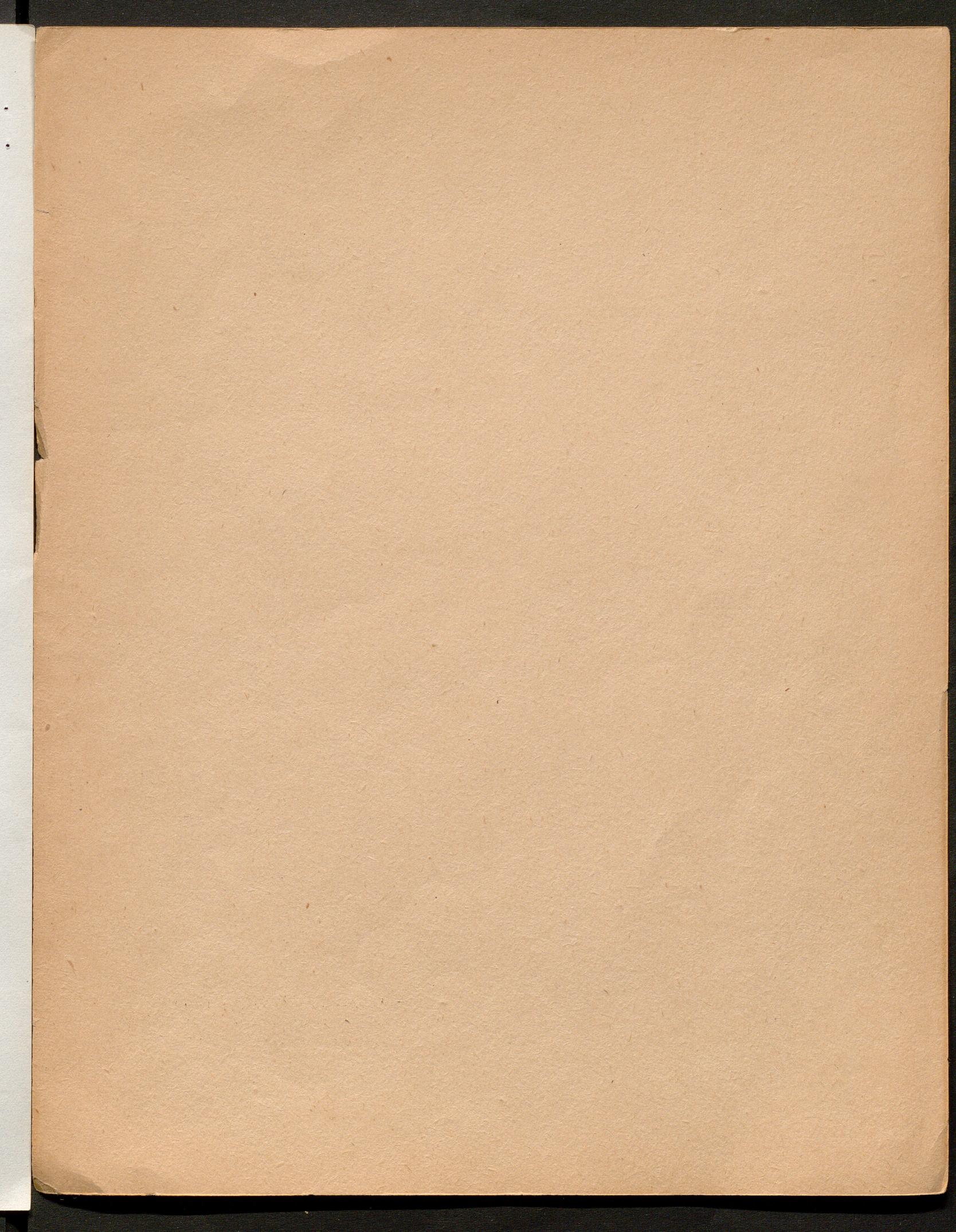
Goethe und die Generale der Freiheitskriege, Stuttgart 1959.

- (15) L. Sauzin, op. cit.
- (16) Comparer à ce point de vue la manière dont la défaite de 1806 fut annoncée aux Berlinois (cf. note 32) et l'appel du Roi de Prusse «à mon peuple», en mars 1813.
- (17) Frédéric le Grand estimait qu'un soldat «doit craindre la canne de son caporal plus que les balles de son ennemi». Il disait: «Quand mes soldats commenceront à réfléchir, aucun d'entre eux ne voudra rester dans les rangs».
- (18) Hegel, *Die Verfassung Deutschlands*, 1802, où l'on trouve le terme de «wirkliches Wehren». Au sujet de l'influence de Hegel sur Clausewitz, voir avec beaucoup de discernement: P. Creuzinger, *Hegels EinfluB auf Clausewitz*, Berlin 1911. Il n'est pas possible, jusqu'à plus ample informé, d'adopter les conclusions de Creuzinger.
- (19) Machiavel rejoint ici Luther, qui enseigne lui aussi une séparation très nette entre la vie intérieure religieuse et l'Etat, qui s'occupe uniquement des corps et des biens.
- (20) On voit l'analogie avec la méthode des «possibilités de l'ennemi» pratiquée par les spécialistes de 2ème bureau dans les états-majors.
- (21) voir Benedetto Croce: *Action, succès et jugement dans le «Vom Kriege» de Clausewitz*. In: Revue de métaphysique et de morale, Paris avril 1935.
- (22) cf. l'ouvrage du général Jomini, un Suisse qui fut chef d'état-major de Ney avant de passer au service du tsar en 1813 «Précis de l'art de la guerre ou nouveau tableau analytique des principales combinaisons de la grande guerre et de la politique militaire», paru en 1837, et celui de Willisen, paru en 1840: *La théorie de la grande guerre*.
- (23) Kriegsführung. Ne pas confondre avec l'emploi tactique des grandes et des petites unités (operative und taktische Truppenführung).
- (24) C'est effectivement ainsi que Clausewitz fut compris à l'époque wilhelminienne.
- (25) *Vom Kriege*, livre VIII, chapitre 6, B.
- (26) cf. *La pensée militaire allemande*, par le Colonel E. Carrias, chapitre VII, Imprimerie G. Dalex Montrouge, 1948.
- (27) Lettres au Major im Generalstab von Roeder, publiées dans le numéro spécial de la *Militärwissenschaftliche Rundschau*, mars 1937.
- (28) *Vom Kriege*, VIII, 6 B.
- (29) id.
- (30) voir Gerhard Ritter: *Staatskunst und Kriegshandwerk*, Verlag R. Oldenburg, München 1954.
- (31) «Der König hat eine Bataille verloren. Ruhe ist die erste Bürgerpflicht».
- (32) Ce fut le cas pour les alliés en 1813-1815, mais les difficultés n'en furent pas résolues pour autant.

- (33) cf. Erich Ludendorff, *Der totale Krieg*, München, 1935, et E. Carrias, op. cit.
- (34) cf. Rüstow, *L'Art militaire au XIXème siècle*, Paris 1869 et 1875-1880.
- (35) Certaines difficultés proviennent de la forme même de l'ouvrage, l'auteur n'ayant pas eu le temps de l'ordonner selon le plan qu'il prévoyait. Seul le livre VIII est achevé.
- (36) Friedrich von Bernhardi : *Deutschland und der nächste Krieg*, Stuttgart-Berlin 1912.
- (37) Dans sa lettre au Major Rœder (voir sous le N° 27) Clausewitz s'élève avec force contre tout plan stratégique qui ne tient pas compte des fluctuations éventuelles de la politique.
- (38) voir les ouvrages de Jomini et de Willisen, op. cit.
- (39) Erich Ludendorff : *Vom Feldherrn zum Weltrevolutionär und Wegbereiter deutscher Volks-schöpfung*, Lebenserinnerungen, Band 1, München 1940.
- (40) G. Ritter, op. cit.
- (41) Signalons à cet endroit une véritable falsification dans la seconde édition. On pouvait lire dans la première, celle de 1832-34, qu'il convenait d'admettre le commandant en chef dans le Cabinet «pour que le dit Cabinet participe aux moments principaux de l'action du commandant en chef». Or, dans l'édition de 1853, préparée par le général de division Comte Brühl et le propre neveu de Clausewitz, le commandant von Clausewitz, chef de section à l'Etat-major général, on lit : «admettre le commandant en chef dans le Cabinet pour qu'il puisse prendre part, aux moments les plus importants, aux délibérations et aux décisions du dit Cabinet».
Il s'agissait, pour les auteurs de cette modification, d'invoquer le témoignage de Clausewitz pour renforcer l'influence du chef de l'Etat-major général de l'époque !
- (42) Les exemples de frictions entre Bismarck et Moltke abondent, par exemple sur l'opportunité du bombardement de Paris ou à propos des conditions de paix imposées à la France.
- (43) Voir Dr. August. Happich : *Friedrich Engels als Soldat der Revolution*, Universitätsverlag von Robert Noske in Borna-Leipzig, 1931.
- (44) Voir Friedrich Engels : *Revolution und Kontre-Revolution in Deutschland*. 6. Auflage. Stuttgart 1920.
- (45) cf. *Der Briefwechsel zwischen Fr. Engels und Karl Marx*, 1844 bis 1883. Herausgegeben von A. Bebel und Ed. Bernstein, Stuttgart 1921.
- (46) cf. R. Gilotte : *Les origines de la pensée politico-militaire soviétique*, Centre militaire d'études européennes, Paris, 1937.
- (47) cf. Berthold C. Friedl, *Le Cahier de Lénine sur Clausewitz*, in : *Les fondements théoriques de la guerre et de la paix en U.R.S.S.*, Editions Médicis, Paris, 1945.

■ ■ ■





DIRECTEUR-GERANT : G.DURAND
Imprimé à la Faculté des Lettres de Bordeaux
20, Cours Pasteur - BORDEAUX.